D'un geste de la main, il fit signe à Sophie Mosser de ne point prononcer une parole.

Avec des précautions infinies, il se hissa avec une lenteur calculée jusqu'au sommet de la cloison, et son œil plongea dans le box voisin.

Le bec de gaz du petit réduit n'était pas allumé et le box n'était point occupé.

Jean Steinberg s'était trompé.

Il le crut du moins, car il n'eut pas plutôt repris sa place qu'une forme confuse sortit doucement de dessous la table et vint sans bruit coller son œil à un trou minuscule percé dans la cloison.

Cet imperceptible trou permettait de tout voir ce qui se passait dans le box occupé par Jean Steinberg et sa compagne.

—J'ai eu tort,—reprit Jean,—tu le vois, les gens les plus sûrs d'eux mêmes commettent des gaffes.... On ne doit jamais prononcer le nom des personnes pas plus que la désignation des choses.... Enfin, tu as.... ce que tu dois avoir.

—Parfaitement. Je l'ai reçu dans mon manteau, tendu pour le recevoir.... Et je me suis éclipsée aussitôt, car il y avait certainement un des ouvriers qui me guettait.

Carl hocha la tête.

—C'est égal! L'ingénieur a un coup de méfiance. Quant à l'Italien.... un Sarde ou soi-disant tel.... Martini.... c'est un espion, j'en suis sûr, une mouche! Mais il est servi, l'imbécile.... Trop tard, le tonnerre....

En prononçant ces derniers mots,—involontairement sans doute, Jean Steinberg avait élevé la voix.

La servante apportait les goulachs.

Et Jean sans plaisir, machinalement, se mit à manger et à boire, cessant toute conversation.

Habituée à mécaniquement obéir à cet homme qui avait fait d'elle l'instrument le plus docile, le plus inerte, Sophie Mosser ne s'étonna point de cet accès de mutisme. De très bon appétit, elle attaqua le ragoût de bœuf, se servant de fortes rasades de l'excellent Burter.

Elle commanda d'autres plats encore, levant parfois les yeux sur son seigneur et maître.

Brusquement Jean l'interrogea.

—Et pourquoi es-tu venue à Vienne?.... Dans la lettre qui m'annonçait ton arrivée tu ne m'en as rien dit...

—Je n'en sais rien moi-même. Un beau matin, de but en blanc, Wladimir m'a donné l'ordre de quitter Paris et de me rendre ici.... J'ai tout, toujours d'après ses instructions, une petite maison dans Leopoldstadt, tu la connais, puisque tu y es venu plusieurs fois. Et c'est tout ce que j'en sais....

—Oh!—fit Jean,—je ne sais pourquoi je t'en parle.... Les affaires de ton maître ne me regardent guère.

Un flot de colère empourpra les joues satinées de Sophie.

—Mon maître! mon maître!.... Tu sais bien que je n'ai pas d'autre maître que toi.... Sur un mot de toi, un simple mot.... est ce que je ne quitterais pas immédiatement la maison de Wladimir?

—Diavolo! Ne fais pas cela.... garde-t-en bien! Il ne faut jamais tuer la.... je veux dire le.... coq aux œufs d'or.

—Ah! si tu savais ce que j'y tiens!

—Mais moi j'y tiens!.... on peut avoir besoin de sa caisse.

Longuement, Sophie Mosser avait pris du café, continuant à s'entretenir avec Jean de choses indifférentes. Puis Jean s'était emparé de divers journaux et les parcourait les uns après les autres.

La soirée s'était avancée; la brasserie regorgeait maintenant de consommateurs. L'addition soldée, Jean se leva.

Sophie l'interrogeait à son tour du regard.

De la tête il répondit négligemment et se penchant à son oreille lui murmura en simple mot:

—Suis moi....

Elle eut un mouvement d'obéissance passive.

Jean sortit alors, la précédant de quelques pas. Elle le rejoignit bientôt après, et tous deux, parlant à voix basse, se dirigèrent vers le Graben, l'élégant quartier de Vienne;—le Graben pourrait en quelque sorte se comparer à notre rue de la Paix.

Sans s'arrêter, sans se détourner, sur le même disparaît Jean dit alors:

—Jen étais certain, nous sommes filés. Après une pause:

—Ne presse pas le pas.... ne tourne pas la tête.... C'est Martini.... il était dans le box à côté du nôtre.

—Et moi!—demanda Sophie.

—Tu me quitteras au dernier coin du Graben, te dirigeant par un détour vers.. Et là, le cas est prévu.... Tu sais ce que tu as à faire.

—Oui, tu me l'as dit, le cas est prévu.

—Rapproche toi de moi.... Bon.... ne te presse pas. Donne-moi le bras.. bien, le paquet....

Et le petit paquet de cartouches glissa dans la main de Jean Steinberg.

Celui-ci avait dit vrai; à cent cinquante mètres derrière lui, l'Italien, longeant les maisons, le suivait, conservant sa distance, ayant réglé son pas sur le sien.

Sous un vent vif qui s'élevait et rame nait tôt à leur domicile les oisifs et les promeneurs, les rues se désertaient.

Avec leur régulière allure, sur leur trottoir sec, les talons de Sophie et de Jean résonnaient dans le silence et l'ombre.

Et en prêtant l'oreille Sophie Mosser put entendre également dans le lointain, bien derrière eux, le pas cadencé et lourd de l'individu qui les suivait.

Maintenant les deux complices traversaient la large voie du Graben, encore animée à cette heure, mais ils l'échancraient au dernier coin, se dirigeant vers la place Stéphan.

—Va,—dit d'un ton sec Jean Steinberg à Sophie.

Celle-ci, brusquement, le quitta, puis une fois hors de vue, elle se mit à courir de toutes ses forces, se perdant bientôt dans l'ombre à peine éclairée par la lueur clignotante des reverbères.

Du même pas régulier, Jean Steinberg poursuivait sa route.

En prêtant l'oreille il entendit nettement l'Italien qui pressait son allure.

En quelques instants, celui-ci se rapprocha sensiblement.

Il se hâtait!..

Jean perceivait à présent le bruit de son pas détraqué et nerveux.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à vingt mètres de l'hôtel habité par le comte de Thal, Jean Steinberg brusquement se retourna.

En une seconde les deux hommes se trouvèrent face à face.

Pas un mot, pas un cri ne furent échangés.

L'Italien se rua tête baissée sur Jean Steinberg.

Mais à cet instant un incident imprévu changea subitement la face de l'imminente collision.

Une pelisse de femme, lourde, épaisse, s'abattit comme une chape sur la tête et le corps de l'Italien et paralysa ses mouvements.

Tout avait été calculé et mis au point par Jean Steinberg et sa complice.

Toujours courant, les coudes au corps, les lèvres serrées, en quelques secondes Sophie Mosser avait contourné les pâtés de maisons, et au moment où Jean, carrément, faisait volte face, légère, rapide comme une flèche, elle accourait sur la pointe du pied et prenait l'Italien par derrière.

La lourde pelisse de fourrure l'enveloppait.

—Tiens-lui les bras;—fit rapidement Jean.

D'un coup d'œil il s'était assuré que la place Stéphan était à ce moment déserte.

Alors, tandis que Sophie ceinturait à bras-le-corps son ennemi, par dessus la lourde enveloppe de soie et de fourrure, Jean, des deux mains, saisit le cou du malheureux. A travers la pelisse celui-ci sentit ses doigts, comme des angles de cramponns qui s'enfonçaient, étouffant tout cri, toute plainte.

A quelques pas de là, dans l'élégant hôtel habité place Stéphan par le comte de Thal et sa fille, nul ne se doutait du drame palpitant qui se déroulait pour ainsi dire devant la porte.

Les orloffs étaient rentrés à l'hôtel tout fumants, et Catherine montait rapidement au premier étage, se disposant à passer dans son cabinet de toilette.

Elle voulait s'habiller, se faire belle. Mlle de Thal n'était elle pas coquette, et ne désirait-elle pas plaire à Raoul de Boisédant?

Aimait elle le jeune ingénieur?

Oui, certes, beaucoup plus qu'elle ne voulait se l'avouer à elle-même.

En créature capricieuse et personnelle, comme toutes les femmes outrageusement gâtées, c'était avec peine qu'elle se voyait obligée de constater chaque jour les constants progrès de cette indécise passion.

—Le jour où je l'aimerai tout à fait,—se répétait-elle avec dépit,—il sera mon maître, je ne m'appartiendrai plus.

Aussi faisait-elle passer de fort mauvais moments à ce pauvre Raoul, qui fréquemment se heurtait à des accès de la plus fantasque humeur.

Alors, l'amoureux laissait passer l'orage, baissant la tête, résigné, patient, attendant le retour du soleil.

De Paris, Mlle de Thal avait amené avec elle une femme de chambre.

Au moment où Catherine entr'ouvrait sa chambre à coucher, Mlle Maria, une soubrette au nez retroussé, bien faite pour les cacboteries, les potins et les intrigues, adressa un signe mystérieux à sa maîtresse.

Mlle de Thal s'arrêta étonnée.

—Qu'y a-t il, Maria?.....

—Mademoiselle, c'est un jeune homme.... Un drôle de monsieur, allez.... Il a un nez en l'air, une bouche qui n'en finit pas.....

Catherine fronça les sourcils.

—Faites moi donc grâce de vos sottises, je vous prie.

—Mais, mademoiselle, ce ne sont pas des sottises.... je vous assure.... Il ne s'agit pas de moi, mais bien de mademoiselle elle-même...

—Que voulez-vous dire?

—Dame! Il me guettait, paraît-il, depuis longtemps dans la rue..... Il m'accosta comme je sortais pour faire une commission, et il m'a dit:

"Adorable enfant!.... Il faut à tout prix que tu me ménages un tête à tête avec ta non moins adorable maîtresse."

J'ai cru que j'avais affaire à un fou et j'allais appeler un homme de police, lorsque cet olibrius reprend:

"J'ai en l'honneur d'écrire à Mlle de Thal une lette anonyme.... lui disant qu'un moment voulu je lui en ferais connaître l'auteur.. Le moment est venu.. Pourrais-moi les moyens, petit ange descendu du ciel, de me faire parler à ton bijou de maîtresse."

Catherine de Thal était devenue fort rouge.

Durant un court instant elle hésita, mais la curiosité fut la plus forte.

Elle ne put s'empêcher de demander à Maria:

—Et alors?

Avec une volubilité excessive, la servante, autorisée, reprit aussitôt:

—Alors.... j'ai cru bien faire pour les intérêts de ma chère maîtresse..... Il a l'air d'un toqué, ce particulier-là; bête, peut-être, mais pas méchant à coup sûr. Alors, comme il m'affirmait avoir à communiquer à Mlle de Thal des choses de la plus haute importance, je l'ai fait entrer.... dans l'hôtel, choisissant le moment où le suisse était occupé.... Oh! mademoiselle, personne ne l'a vu.... Il a passé par la petite porte.... Et, il est là.... dans le petit parloir.. qui attend.

Catherine hésitait encore.

Ce que voyant, cette fine mouche de Maria reprit aussitôt:

—Oh! mais, du moment que cela contrarie ma chère maîtresse, du moment que j'ai pêché pour excès de zèle.... je m'en vais vous le congédier, ce paroissien-là, et il aura affaire à moi si on voit jamais son affreux museau rôder dans les entours de l'hôtel.

Maria, sur ces paroles, prononcées d'un ton pénétré, fit mine de s'élancer.

—Rester! Maria!—ordonna Mlle de Thal,—le vais, par moi-même, interroger cet individu.

—Mademoiselle a-t-elle encore besoin de moi?

—Non, Maria, je vous remercie.

Catherine revint sur ses pas, et traversant de nouveau un grand salon, poussa une double porte, et se trouva face à face, dans un petit parloir sévèrement meublé, avec le "paroissien" introduit par la complaisante Maria.

Le visage complètement rasé, de gros yeux à fleur de tête, un nez dans lequel il pouvait par tous les temps, l' "individu" présentait une physionomie perpétuellement étonnée, d'un irrésistible comique.

Vêtu d'un prétentieux complet à grands carreaux, tenant dans ses grandes mains un chapeau trop petit et une canne trop longue, lesquels semblaient singulièrement l'embarrasser, notre homme regardait Mlle de Thal d'un air tout décontenancé, comme s'il se fût trop avancé et eût désiré trouver à cet instant son salut dans la fuite.

De longue date nous connaissons le singulier personnage qui tremblait si fort, en ce moment, devant les regards courroucés de la belle Catherine.

C'était Onésime le comique, Onésime Lampin, le compagnon fidèle de la jolie Victorienne Montville; Onésime aujourd'hui engagé au *Colosseum* par les soins de M. directeur du Nouvel Opéra de Vienne.

Au *Colosseum*, disons-le bien vite, Onésime avait parfaitement réussi.

Une certaine chanson dont il avait trouvé on ne sait où l'abracadabrant refrain, et qu'il dégoisait avec des contorsions siemesques, en sautant de table en table, était devenue en quelques jours populaire.

Et le succès lui était venu, comme vient le malheur également, par troupe. Les appointements doublés, triplés étaient remplacés par un traité de longue durée.

Désormais, il pouvait prétendre à tout.

Sa laideur elle-même, car, nous l'avons dit, Onésime, par la face, tenait énormément du gorille, son incontestable laideur était un titre de plus à toutes les gloires, et il était permis d'aspirer à une toute spéciale gloire.

Ce à quoi il aspirait pour l'instant, c'était à conquérir le cœur de son ancienne camarade Victorienne Montville.

Victorienne, on se le rappelle, avait signé un engagement avec M. Thurner; elle était engagée au Nouvel Opéra en qualité de troisième rôle; mais travaillant, prenant des leçons, sa voix charmante et bien timbrée se développait de plus en plus, la charmante créature avait su bien prendre au Nouvel Opéra. Le pied dans l'étrier, elle pouvait, pour l'avenir, prétendre à fournir une très lucrative et très honorable carrière.

Un point noir dans sa nouvelle et heureuse existence: Onésime l'obsédait de ses passionnés hommages.

Or, Victorienne avait gardé pour son ancien camarade une bonne et solide amitié; mais, de cette amitié à l'amour réclamé par le comique, il existait un abîme qu'elle ne songeait nullement à franchir.

De l'amour à la haine il n'y a qu'un pas. De l'amour aux actions méchantes et perfides il n'existe aussi qu'une courte distance; Onésime était en train, comme on va le voir, de la parcourir.

Le sourcil contracté, la colère luisant dans ses claires prunelles, Mlle de Thal regardait Onésime.

Le malheureux comique passait son chapeau et sa canne alternativement de la main gauche,—il avait l'air de jongler,—tantôt si bien que ces deux objets lui échappèrent et allèrent rouler sur le tapis. Onésime voulut les rattraper dans leur vol, fit un faux pas et s'en fut les rejoindre.

Mlle de Thal réprima à grand'peine un éclat de rire nerveux.

Mais la fureur qui grondait en elle fut la plus forte et les traits de son charmant visage reprirent aussitôt leur contraction.

Quelques jours auparavant une courte lettre anonyme lui était parvenue.

Un inconnu lui apprenait qu'elle était odieusement trahie par l'objet de ses affections.

Cette lettre ne l'avait point inquiétée outre mesure, elle finissait même par l'oublier.

Mais l'inconnu, en un post-scriptum, menaçant de révélations ultérieures, avait annoncé qu'il se ferait connaître en temps utile.

Et voilà que Maria lui annonçait cet inconnu. Catherine le tenait là à portée de sa main.

Alors la curiosité l'emportant, elle avait voulu connaître le mot de cette énigme et la tirer au clair.

Cependant, Onésime s'était rendu maître de sa canne et de son chapeau après s'être ramassé lui-même.

Lorsqu'il eut repris ses aplombs, Mlle de Thal lui demanda d'une voix dure:

—C'est vous qui m'avez écrit?

—Oui, mademoiselle..... Oui!.... c'est moi, pour vous prévenir charitablement d'une trahison dont vous êtes la victime.

Il bredouillait au début, mais songeant à lui-même, à ses souffrances, sa voix s'affermissait.

—Eh bien! parlez!.... puisque vous êtes là ... Mais dites vous bien une chose, c'est que si vous vous êtes moqué de moi, je vous ferai jeter à la porte par mes gens.

Onésime se redressa de toute sa hauteur.

Comment! on osait parler de faire jeter à la rue un comique à succès, un comique qui faisait fureur à Vienne!

Il prit la plus noble de ses postures, et fronçant à son tour les sourcils, roulant des yeux blancs:

—Mademoiselle n'a jamais été au Colosseum!....

—Jamais.... Et d'ailleurs... que vous importe?.....

—Mais tout simplement parce que si mademoiselle avait assisté à l'une des représentations du Colosseum, elle aurait pu constater que j'y remporte chaque soir un écrasant succès et elle me parlerait alors, sans doute, avec une considération plus distinguée.

—Cela n'a rien à faire, je suppose, avec ce que vous avez,—affirmez-vous,—à me dire....

—Pardon, mademoiselle,—fit Onésime se raffermissant de plus en plus,—si vous dédaignez le théâtre auquel je suis attaché en qualité de premier comique, tout le monde n'est pas de votre avis.

Et d une voix emphatique il ajouta:

—M. de Boisédant s'y trouvait il y a deux soirs de cela, en compagnie de deux dames charmantes et il n'avait pas l'air de s'ennuyer du tout..... Il m'a même,—car il faut être loyal et franc, même avec le plus exécré de ses adversaires,—je dois reconnaître qu'il m'a beaucoup applaudi.

Au prix d'un violent effort de volonté, Catherine, devenue subitement très pâle, répliqua:

—Eh! que voulez-vous que me fasse la présence de M. de Boisédant dans une loge de Colosseum!.... M. de Boisédant est parfaitement libre de ses actions, je suppose!.....

Cette fois, Onésime ne se déconcerta pas.

—Mademoiselle,—fit il en saluant ironiquement de la tête,—vous êtes très forte; mais, comme nous disons nous autres artistes de France, vous ne me ferez pas couper dans ce pont-là.

—Que signifie cette insolence?

Et déjà le doigt de l'impérieuse Catherine désignait la porte au comique.

—Non! non! mademoiselle,—et Onésime joignit les mains,—ne me renvoyez pas, ne me chassez pas.... Prenez-moi.... pour ami,—je dis des bêtises,—pour auxiliaire.... Et, vous le verrez, nous nous en trouverons bien tous les deux.

Catherine de Thal à grand'peine conservait encore son sang-froid.

Bien qu'elle prétendît n'en rien laisser paraître, elle venait d'être violemment touchée au cœur.

Raoul!.... celui qu'elle aimait, l'élu, le choisi de son âme, lui était traître et menteur!.... Il osait, après l'avoir enveloppée dans les mille tendresses d'une passion qu'elle avait fini par partager,—il osait se montrer en public avec des actrices des plus galantes, s'affichant à plaisir et tenant en quelque sorte l'amour qu'il lui avait juré!....

Onésime reprenait:

—Oui! oui! je lis tout ce qui se passe en vous, noble créature!.... Ne vous gendarmez pas!.... Laissez moi parler.. Ce sont de noble accents qui s'échappent de mes lèvres.

Dans toute autre disposition d'esprit, Catherine de Thal se fût tordue, tant la physionomie d'Onésime, débitant ses dramatiques tirades, était d'un effet irrésistible.

Mais elle ne regardait pas l'artiste du Colosseum, elle ne voyait que Raoul de Boisédant qu'elle eût voulu, à travers l'espace, fondroyer de foudres vengeresses.

—Voici, mademoiselle,—reprenait Onésime se voyant maître de la place,—daignez m'écouter avec patience.... Nous autres comédiens, nous avons aussi notre petite police.... J'aime, non, j'adore, non, j'idolâtre la plus divine des créatures, Mlle Victorienne Montville, actuellement engagée au Nouvel-Opéra de Vienne. Vous avez dû certainement l'applaudir.... Tenez!.... dans le rôle du page, des *Huguenots*!..... Des jambes adorables!..... des jambes d'archange!.... On n'a pas de jambes comme ça!.... C'est depuis longtemps que j'incandescends pour elle.... Nous avons connu les mauvais jours, traîné la misère ensemble.... Mais le véritable talent doit toujours finir par percer. *Moi*, et elle, nous devions fatalement arriver à la gloire!....

—Eh bien!—demanda Catherine impatientée de ce redondant verbiage, résonnant à ses oreilles comme le assurément d'une mouche insaisissable et affolante,—où voulez-vous en venir?

Carrément, Onésime répondit:

—A ceci:—J'adore Victorienne Montville, vous, vous êtes fiancée....

M. de Boisédant ne m'est de rien,—fit l'orgueilleuse jeune fille en tapant du pied.

—Ah! mademoiselle! rien que l'état dans lequel vous vous mettez me prouve tout le contraire.... Il n'est pas votre fiancé! Soit!.... mais il vous fait la cour.... Il vous aime.... ce qui n'est pas péché pas plus que d'être l'auteur de Victorienne.... Et dame!.... Victorienne!.... Elle en a déjà eu des.... caravanes! Elle n'est pas intéressée! Ce n'est pas une fille d'argent.... Quand quelqu'un lui plaît.. ça ne traîne pas.... Moi! je ne lui plaîs pas, voilà le malheur!.... Autrement, je vous prie de croire que je ne serais pas ici....

Il y eut un silence, après quoi Onésime, à nouveau, reprit:

—Vous voilà prévenue, mademoiselle, je n'ai pas autre chose à vous apprendre.... Dites à M. de Boisédant que vous savez tout!.... Faites-lui une scène carabinée!..... Et il ne tournera plus autour de Victorienne.... Parce que, avec Victorienne!.... ça ne peut être que du batifolage, tandis qu'avec vous, mademoiselle, c'est sérieux, c'est pour le bon motif!..... Entre vous deux, il ne saurait hésiter.

Là-dessus Onésime arrondit la bouche, les yeux, les bras, les jambes, tout ce qu'en un mot il pouvait arrondir, s'inclinant jusqu'à terre et convaincu qu'il saluait avec la grâce exquise d'un courtisan de Versailles.

Maria, aux écoutes, se trouva juste à point à la porte pour reconduire le comique. Celui-ci, à la vue de la camériste, se déhanche, se pousse du faux-cel et embrasse Maria stupéfaite, audessous de la nuque, lui disant:

—Tu es jolie, ma fille, je suis Français; dans la situation où nous sommes il ferait beau voir qu'un gentilhomme français n'embrassât point une friponne et charmante soubrette!

Et une fois la loge du concierge passée, il laissa la femme de chambre pouffant de rire et se trouva dans la rue.

Une fois là, enfonçant son chapeau sur sa tête:

—Ce que je viens de faire est sans doute un peu canaille, mais c'est très bien combiné! Je suis convaincu que le comte Raoul va avoir une petite scène carabinée, et qu'il laissera mon adorée Victorienne tranquille.

Boisédant, à coup sûr, ne se doutait pas du menaçant orage qui s'amoncelait sur sa tête.

Il venait à son appartement par des formalités administratives, des papiers qu'on lui apportait à signer, bien qu'il eût mis peu de temps à passer un habit noir, il arrivait quelque peu en retard à l'hôtel du comte de Thal, tout juste au moment de se mettre à table.

—Boisédant,—fit le général,—donnez le bras à Catherine et passons dans la salle à manger, le dîner est servi.

Raoul obéit à cet ordre, se disant naïvement: "Quelle bonne soirée je vais passer!" ne s'apercevant pas des mouvements nerveux, qui agitaient la jeune fille; mais sitôt qu'il fut à sa droite, sitôt qu'il l'eut regardée, il se sentit au cœur un fort battement.

Catherine avait l'air dur, méchant, ce froid empreint d'une haine que rien ne saurait désarmer.

—Qu'est-ce qu'elle a encore?.....

Telle fut la question qu'il s'adressa tout d'abord, car l'impérieuse Catherine l'avait déjà habitué à ses nombreux caprices. Mais sa conscience ne lui adressa aucun reproche, il était loin de soupçonner la vérité.

Du bout des dents, Mlle de Thal mangeait, repoussant aussitôt son assiette et se gardant bien de tourner les yeux un seul instant du côté de son amoureux, tandis que celui-ci semblait vainement chercher une bonne parole et à son défaut, un regard.

Comme les deux jeunes gens ne disaient mot, le général avait pris le dé de la conversation, racontant l'une de ses émouvantes aventures.

Raoul écoutait, lui donnait la réplique.

A un moment donné, M. de Thal vint à parler de l'un de ses camarades de régiment qui avait partagé sa carrière, ses mêmes dangers, et auquel il avait rendu une affection profonde.

A cet instant, Catherine l'interrompit d'une voix sèche et amère:

—Vous aviez de l'affection pour lui, mon père, vous avez eu sans doute tort.... Il a dû vous tromper.... Ou bien il tout jour, tôt ou tard, par être trahi par ceux qu'on aime.

Le général s'arrêta, un vague sourire lui vint aux lèvres, tandis que d'un même indulgent regard il enveloppait les deux jeunes gens.

Puis, avec tristesse, songeant à ses ennuis passés, à sa présente vieillesse:

—Tu es bien jeune, mon enfant, pour affirmer des théories semblables..... Tiens!..... je suis bien avancé en âge..... Eh bien!..... tant que j'aurai souffle, je croirai à l'amitié et aussi à l'amour.

—Oh! moi aussi, général,—répliqua spontanément Raoul.

Catherine ne répondit point, mais une larme de colère et aussi de douleur perla à la marge de ses longs cils.

Dans ce langage des yeux, toujours cher aux amis, Raoul essaya d'attendrir la belle Catherine; mais celle-ci le regarda une seule fois bien en face, et l'éclair brillant de ses yeux disait nettement:—"Je vous hais!"

Le général ne pouvait soutenir à lui tout seul une conversation que Mlle de Thal entendait laisser tomber. Dans ces conditions le dîner fut aussi court que triste, et lorsqu'on passa au salon où le café était servi, Raoul ayant offert son bras à Catherine n'osa pas lui adresser la parole.

Promptement, M. de Thal passa dans son cabinet de travail, prétextant une volumineuse correspondance à dépouiller le soir même, et disant à sa fille:

—Fais donc un peu de musique avec Boisédant, je suis convaincu que cela vous fera à tous les deux plaisir.

Le général ne se doutait certainement pas que ce mot: "musique" allait mettre le feu aux poudres amassées dans le cœur de Catherine.

Le tambour séparant le cabinet de travail du général du salon ne fut pas retombé que Mlle de Thal, dardant sur son désolé amoureux des yeux féroces, lui demanda à brûle-pourpoint:

—Vous aimez beaucoup la musique, n'est-il pas vrai, monsieur de Boisédant?

Et comme Raoul balbutiait une réponse qui plutôt, au non-sens, elle continua avec un petit rire sec:

—Les musiciennes surtout, n'est-ce pas?

De plus en plus, Boisédant était à cent lieues de la vérité.

Mais son trascible fiancée ne lui laissa pas longtemps la faculté de refaire à nouveau son examen de conscience, car elle lui lança à la face une nouvelle question plus précise que la première.

Depuis combien de temps Mlle Victorienne Montville est elle votre amie?....

Sour le pouf où il était assis, la tête basse, pareil à un accusé sans défenseur, Raoul fit un soubresaut, tout comme s'il eût été soumis à l'action d'une décharge électrique.

—Moi! moi!.... l'ami de Mlle Montville.... Qui diable a pu vous débiter une absurdité pareille?

Catherine de Thal secoua énergiquement la tête.

—Inutile de nier.... Je suis parfaitement renseignée, et.... je sais tout.

—Mais, tout quoi?.....

—D'un mot je vais vous confondre.

—Ah! prononcez le vite, je vous en conjure.... Catherine!.... ma bien-aimée Catherine;—alors que je n'aime que vous, que je ne vis que pour vous, comment pouvez-vous m'accuser de duplicité?

—Je ne vous crois pas!.....

—Je vous jure.....

—C'est un faux serment à ajouter à d'autres.

—Mais où sont vos preuves?

—N'avez-vous pas passé la soirée d'avant-hier au *Colosseum*, dans une avant-scène en compagnie de Victorienne Montville et de l'une de ses amies?

Le visage de Raoul se rasséréna comme par enchantement.

Il se prit même à rire en répliquant:

—Catherine! Vous me faites l'honneur de vous montrer jalouse!..... Jalouse de moi!..... C'est donc que vous m'aimez!.....

—Moi!..... Moi!.....—s'écria Mlle de Thal, mettant en pièces l'éventail dont nerveusement elle se servait,—moi!..... je vous exècre!..... Je vous hais!..... Ou plutôt!..... non!..... c'est de l'exagération!..... C'est vraiment vous faire trop d'honneur!..... Je me contente de souverainement vous mépriser!.....

—Oh! Catherine!..... ne prononcez pas de semblables sacrilèges!..... Je vous jure que profondément vous les regretterez tout à l'heure, lorsque vous connaîtrez la vérité.

—Vos vérités à vous!..... Des mensonges!.....

—Daignez me laisser parler.

Mais l'altière créature ne l'écoutait pas. Des larmes de rage, lourdes, brûlantes roulaient maintenant sur ses joues enflammées par l'indignation et la colère, et elle se sentait furieuse de ne pouvoir parvenir à les réprimer.

M. de Boisédant se leva, et allant droit à elle:

—Ma chère mademoiselle de Thal,—dit-il d'une voix lente et grave,—je vous jure sur mon honneur de gentilhomme que Victorienne Montville ne m'a jamais été de rien, et ne m'inspirera jamais de sentiment autre que l'indifférence la plus absolue.... J'ai eu un tort.... peut-être.... celui de parler et de plaisanter avec elle, trouvant un plaisir vague à rencontrer ici une Parisienne vive, gaie et amusante.... C'est tout!.....

—Vraiment!

—Laissez moi continuer, je vous en prie.... Au Colosseum, je n'étais pas avec elle.... Mlle Montville se trouvait avec nous!..... Vous me permettrez d'insister sur ce pluriel.

—Alors, vous avouez!

Sûr de gagner la partie, sachant maintenant à quoi s'en tenir sur le motif de la colère de l'objet de son amour, Raoul de Boisédant se plaisait à prolonger l'orageuse explication, certain, à ce moment donné, d'apaiser d'une façon absolue le déchaînement de cette tempête.

—J'avoue,—reprit-il,—que j'accompagnais une femme charmante.... jolie.... pas autant que vous!.....c'est impossible.....

—Faites-moi grâce de vos fadeurs, elles me révoltent.

—Une femme adorable.....et adorée.....pleine de talent!.....

—Ainsi ce n'est pas Mlle Montville, c'est une autre créature.....

—Mais, écoutez-moi, prenez en conjure Je reprends: cette femme est belle, pleine de talent, une femme sur qui Vienne tout entier a les yeux fixés à cette heure.

—Le nom de cette merveille?

—Elle est digne de tout mon respect, et je ne serais pas dépendment épris comme je le suis, et cela du plus profond de mon être, qu'il me serait à jamais interdit de lui faire la cour.... Elle serait.... elle est sacrée pour moi .... Attends que l'on de mes meilleurs amis est passionnément amoureux d'elle....

—Son nom!

—Elle Balbi.

—La cantatrice du Nouveau-Théâtre!

—Elle-même.

—Et qui donc de vos amis est amoureux d'elle?—fit avec un reste d'ironie Mlle de Thal.

Jusque là, la discrétion avait fait devoir à Raoul de Boisédant de laisser dans l'ombre la plus complète le douloureux drame, le roman cruel d'Alexis Livachoff et de Renée, dans lequel le jeune ingénieur avait joué jusqu'alors que le rôle de comparse.

Nous dirons la décrétion et nous ajouterons la prudence.

Lorsque séparé brutalement de Renée, Alexis Livachoff rentrait à Paris en compagnie de son ami, il désignait à celui-ci le voyageur remarqué dans une pelisse de fourrures, en lui disant: "Tenez! Raoul! je suis filé!.... Voici un *Officier Bleu* qui passe." M. de Boisédant n'avait point reconnu dans ce voyageur, dont la tête et le visage disparaissaient derrière les plis de fourrures, le colonel de Thal lui-même, le père de l'adorée Catherine.

Quelque temps plus tard Alexis avait été mis par son ami au courant de la passion naissante dont Mlle de Thal était l'objet.

Alexis ne voulant froisser aucune sensceptibilité dans le cœur de Raoul, s'était borné à lui dire:

—Un service à vous demander, mon ami. La police russe a l'œil sur moi et M. le Tsar a pu prendre ombrage de ma présence.... Or, tous les Russes à Paris se connaissent et se tiennent....

—Que voulez vous, alors?.....

—Ne prononcez jamais mon nom devant le général de Thal pas plus que devant sa fille....

Et Raoul de Boisédant avait répondu:

—"C'est entendu,"—respectant les secrets de son ami.

Après l'attentat de la rue de Grenelle, alors qu'Alexis s'était trouvé à la juste à point pour sauver Mlle de Thal de la plus horrible des morts, Raoul avait demandé à son ami:

—Vous entendez laisser votre héroïsme dans l'ombre!

Avec un significatif hochement de tête, Alexis avait répondu:

—Plus que jamais!.... D'ailleurs, vous ne le direz pas, Raoul, ni le père, ni la fille ne pourraient m'en savoir aucun gré.

Raoul avait insisté et son ami avait alors répondu:

—Plus tard!.... Plus tard!.... Quand je ne serai pas là.... Quand je ne trouverai.... comment dirais-je?.... hors de portée..... vous pourrez alors faire connaître au général le nom du sauveur de sa fille..... Il ne vous croira pas.... Il vous croira! Vous pourrez alors faire connaître au général le nom du sauveur de sa fille..... Il ne vous croira pas.... Mais vous aurez alors pour ami, et mettant le doigt sur la rouge et large cicatrice qui se voyait un peu au-dessus du poignet de celui-ci, avait répondu:

—Et croira t-il à cette indéniable preuve, tout au moins?.....

Le prince Livachoff s'était mis à rire.

—Mais puisque je ne serai pas là!

Et à ce point l'entretien avait été rompu entre les deux jeunes gens.....

Depuis l'arrivée de Raoul de Boisédant à Vienne, l'occasion ne s'était point présentée de parler du mystérieux et miraculeux sauvetage de la rue de Grenelle. L'amour la plupart du temps rend profondément égoïste, et le jeune ingénieur avait vu tout son temps pris par ses propres affaires de cœur.

Mais par une coïncidence étrange, voici que Renée venait se mêler à son roman d'amour.

Et Raoul se mettait à songer à cet instant à tout le parti qu'il pourrait tirer d'une confidence qui désormais lui était permise.

—Mademoiselle Catherine,—reprit-il après un court silence, durant lequel Mlle de Thal tint ses étincelants yeux fixés sur lui, tout comme si elle avait voulu lire tout au fond de son cœur, Mme Catherine, vous m'en voudrez peut-être d'avoir si longtemps gardé le silence sur ce événement qui vous intéressait et dont tous les détails m'étaient connus, mais vous me pardonnerez, j'en suis certain, lorsque je vous aurai dit que ce secret n'était plus le mien, mais appartenait à un autre.

Cette fois, Mlle Thal interrompit Raoul, en donnant de nouvelles marques d'impatience.

—Ayez l'obligeance d'être clair, précis, et de ne point parler par énigmes.... je les ai en horreur...

—Je vais être tout ce qu'il y a de plus net. L'homme dont je m'honore d'être l'ami, l'homme qui est profondément amoureux d'Elia Balbi, est celui-là même.... qui vous a arraché aux flammes.... celui qui a été assez heureux pour vous sauver.... rue de Grenelle.

Le charmant visage de Catherine exprima une violente stupeur.

—Que voulez-vous dire?

—Ce qui est.... Votre sauveur se nomme le prince Alexis Livachoff.

Mlle de Thal tressauta sur son siège.

—Celui qui a été compromis dans une conspiration nihiliste, et pour cette cause déchu de son nom, de sa fortune, de ses titres?.....

—Celui-là même.... Mais comment êtes vous au courant de ces particularités?

—A mon tour de ne pas répondre.

—Vous habitant Paris?

—Je sais cela et bien d'autres choses encore.

—Alexis Livachoff, en vous sauvant, a même été gravement blessé au bras droit; un peu au-dessus du poignet...

—Mais comment est-il l'amoureux de cette cantatrice.....?Racontez-moi donc, avec ses minutieux détails, tout ce roman d'amour.... Vous ne sauriez encire combien il m'intéresse. Du ma qualité de fille d'Eve, je suis atrocement curieuse!

—C'est un douloureux secret que je vais vous confier,—reprit M. de Boisédant,—un secret tout rempli de cruelles angoisses et de larmes amères.

Elia Balbi chante sous un faux nom. Son véritable nom de jeune fille est Renée de Moranges. Mais pour son malheur, elle est mariée au comte Wladimir Palontine, que je tiens pour le plus misérable, le plus criminel des hommes.....

Assise sur un pouf, dans une attitude attentive, Catherine ne perdait plus une des paroles de Raoul de Boisédant.

Sa furieuse jalousie avait complètement disparu. Elle était convaincue que le jeune homme lui disait l'exacte vérité, et les lignes pures de son visage avaient perdu cette dureté qui les contractait tout à l'heure encore.

—Parlez! mais parlez donc!—insistait-elle, tandis que le jeune ingénieur faisait appel à ses souvenirs.

Alors, de point en point, celui ci commença le douloureux récit qui est tout au long connu de nos lecteurs. Rien ne fut épargné par lui, ni le généreux sacrifice de Renée, épousant Wladimir sans amour, pour assurer à la baronne Cazérès l'indépendance et la fortune; ni la tentative d'assassinat dont Renée avait été la victime à bord du *Brick-d'Ebène*, non plus que les infamies de Paloutine, accusant traitreusement son nouain, le perdant pour s'approprier les biens, les terres, toute la fortune de celui-ci.

Enfin il arrivait à la séquestration de Renée à Paris, tandis que sa malheureuse mère était enfermée au Tombeau des Familles. Puis tous les circonstanciés incidents de cette double délivrance, incidents qu'il tenait de la bouche même de Renée.

—Votre sauveur,—conclut-il,—est encore souffrant en France.... J'ai reçu plusieurs lettres de lui. Les nouvelles blessures qu'il a reçues étaient plus graves qu'on ne pouvait le croire au premier abord.... Il a eu une rechute peu sérieuse, mais lente, ce qui a retardé son arrivée ici..... Son état ne présente aucun danger, mais les dents de ces affreux chiens, outre les déchirures, avaient causé des lésions internes.... Néanmoins avant peu il sera sur pied....

—C'est très curieux,—fit Catherine de Thal lorsque Raoul eut terminé son récit et comme si elle fut parlé à elle-même:

Puis s'adressant à Raoul:

—Et vous pensez sur l'honneur que tout